

HOMÉLIE 4

«Ce n'est pas aux anges que Dieu a soumis le monde futur, dont nous parlons. Quelqu'un l'atteste quelque part, en disant : Qu'est l'homme pour que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme pour que vous le visitiez ? vous l'avez mis un peu au-dessus des anges.»

1. Je voudrais bien savoir s'il en est qui nous écoutent avec le zèle convenable, de peur que nous ne jetions la semence sur le chemin; avec une telle assurance nous aurions plus de cœur au ministère de l'enseignement. Je parlerais sans doute, alors même que personne n'écouterait, parce que je crains les menaces du Sauveur, qui me dit : Porte témoignage devant ce peuple, et, s'il n'écoute pas, tu n'en seras pas responsable. Assuré néanmoins de votre bonne volonté, j'aurai pour mobile, non plus la crainte seulement, mais encore la joie. Maintenant, bien que je sois sans danger pour moi-même en élevant une voix qui n'est pas entendue, cette joie manque à mon labeur. Qu'importe que je n'encoure pas de reproche, si mes efforts sont stériles pour vous ? Que quelques-uns en profitent, et je serai moins heureux de ma sécurité personnelle que de vos progrès dans le bien. Comment donc pourrai-je le savoir ? Lorsque je m'apercevrai qu'il en est parmi vous dont l'attention est languissante, je les prendrai à part et je les interrogerai; si je trouve qu'ils ont retenu quelque chose de nos instructions, je ne dirai pas tout, ce qui n'est pas tellement facile, mais quelques traits du moins d'une doctrine aussi considérable je n'éprouverai plus la même anxiété dans la suite. Ne vous ayant pas avertis, je devais nécessairement vous aborder à l'improviste; et certes il me sera doux de pouvoir même réussir de la sorte. Du reste, malgré cet avertissement, je puis encore vous surprendre.

Je vous ai dit que je vous interrogerai; mais quand, je ne veux pas en ce moment vous le dire; peut-être aujourd'hui, peut-être demain, peut-être dans vingt ou trente jours, plus ou moins, qu'importe ? Ainsi, Dieu nous a caché le jour de notre mort; il ne nous a pas fait connaître si nous mourrions aujourd'hui ou demain, après une année complète ou bien après un certain nombre d'années, afin que cette attente incertaine nous retint constamment dans les limites de la vertu. Que la mort soit inévitable, il nous l'a dit; mais il ne nous a pas instruits de l'heure. J'imite cette sage disposition en vous annonçant que je vous interrogerai, sans vous fixer l'époque, voulant ainsi vous tenir dans une perpétuelle sollicitude. Qu'on ne dise pas : Voilà quatre ou cinq semaines, ou même plus, que j'ai entendu ces choses, et je ne puis pas m'en souvenir. – Mon but est de rendre par là votre attention plus soutenue et votre mémoire plus fidèle, de telle sorte que l'enseignement ne soit pas perdu. Je veux que vous le reteniez, non pour ma satisfaction, mais pour votre avantage : je n'ai pas autre chose à cœur. Ces garanties étant prises, comme il le fallait, venons-en à la suite de nos explications. Que nous sommes-nous donc proposé pour cet entretien ? «Ce n'est pas aux anges, a dit Paul, que Dieu a soumis le monde futur dont nous parlons.» Est-ce d'un autre monde que ces paroles doivent être entendues ? Non, c'est de celui-ci. En ajoutant : «Dont nous parlons,» il n'a pas permis que notre imagination s'égarât à la recherche d'un autre monde.

Comment donc l'appelle-t-il futur ? De la même façon qu'il a dit ailleurs, en parlant d'Adam par rapport au Christ, dans son épître aux Romains : Il est le type de celui qui doit venir.» (Rom 5,14) Vu la différence des époques, il appelle Adam le Christ futur; et réellement l'incarnation ne devait avoir lieu que dans la suite. De même ici, comme il vient de dire : «Et lorsque Dieu introduit de nouveau le premier-né dans le monde,» il se hâte d'éloigner de votre esprit la pensée qu'il veuille parler d'un autre monde; ce qu'il fait surtout en le renvoyant dans l'avenir. Et dans le fait, le monde devait être, tandis que le Fils de Dieu a toujours été. Ce monde futur, il l'a donc soumis, non aux anges, mais au Christ. C'est chose manifeste que ces paroles s'adressent au Fils, et nul n'oserait prétendre que Dieu parle aux anges. «Quelqu'un l'atteste quelque part en disant.» Pourquoi ne nomme-t-il pas le prophète et le tient-il caché ? Il agit de même au sujet d'autres témoignages; ainsi dans, les suivants : «Et lorsque Dieu introduit de nouveau le premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent ... Je serai son Père. Mais des anges il dit : C'est lui qui fait des esprits ses ambassadeurs; puis parlant au Fils : Vous avez à l'origine, Seigneur, posé les fondements de la terre.» Nous retrouvons la même chose ici : «Quelqu'un l'atteste quelque part en disant.» Pour moi, j'estime que le silence gardé sur le nom de celui qui rend ce témoignage simplement invoqué, suppose que ce nom est connu de tous, et montre à quel point les fidèles étaient versés dans l'Écriture.

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

2. «Qu'est l'homme pour que vous vous souveniez de lui, on le Fils de l'homme pour que vous le visitiez ? Vous l'avez mis un peu au-dessous des anges. Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur; et vous l'avez établi sur les œuvres de vos mains : vous avez tout mis sous ses pieds.» (Ps 8,5-7) Quoique cela soit dit de la nature humaine en général, on doit éminemment l'entendre du Christ selon la chair; cette dernière parole : «Vous avez tout mis sous ses pieds,» lui convient beaucoup plus qu'à nous. Le Fils de Dieu nous a visités quand nous n'étions rien; et puis, ayant pris notre nature et se l'étant unie, il est devenu supérieur à tous les êtres. «Dès qu'il a tout mis au-dessous de lui, il n'a rien laissé à lui soumettre. En ce moment toutefois, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis;» ce qui revient à dire : Comme il avait tenu ce langage : «Jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds,» sachant qu'ils devaient être dans l'angoisse, après avoir à peine intercalé quelques mots, il ajoute ce second témoignage pour confirmer le premier. Il ne veut pas qu'ils puissent dire : Comment a-t-il mis les ennemis sous ses pieds, quand nous avons subi tant de souffrances ? Il s'en était expliqué déjà d'une manière suffisante, puisque cette locution : «Jusqu'à ce que» ne saurait indiquer le présent et marque une chose future; mais ici il élucide tout à fait la question. De ce que les êtres ne lui sont pas encore soumis, n'allez pas conclure qu'ils ne le seront pas. Il est évident que cela doit être; et de là vient que la prophétie est ainsi formulée : «Dès qu'il a mis toute chose au-dessous de lui, il n'a rien laissé à lui soumettre.»

Pourquoi cette sujétion n'est-elle pas encore réalisée ? C'est que le temps n'est pas venu. Si le fait ne doit avoir lieu que plus tard, s'il n'est pas accompli, n'en ayez ni peine ni trouble ? Vous auriez raison de gémir, dans le cas où vous subiriez les mêmes épreuves, la fin étant venue et la soumission déjà faite. Pour le moment nous ne le voyons pas, le Roi n'a pas pleinement établi son empire. Pourquoi donc vous troubler d'avoir à souffrir ? La prédication n'a pas encore triomphé de toutes les résistances, l'heure de la parfaite soumission n'est pas encore venue. Il leur présente ensuite un nouveau sujet de consolation : celui-là même qui doit régner sur tous les êtres, a souffert la mort et des maux sans nombre. «Or, ce Jésus qui a été mis un peu au-dessus des anges, nous le voyons à cause de la mort qu'il a soufferte ...» Puis aussitôt la récompense : «Couronné de gloire et d'honneur.» En lui tout concorde; et ce mot «un peu» convient à celui qui n'a passé que trois jours dans la tombe, incomparablement mieux qu'à nous dont la dissolution sera si longue et si complète. Il en est de même des mots «gloire et honneur.» Il leur rappelle une fois de plus la croix, et de deux manières : en faisant ressortir la bonté prévoyante du Sauveur; en les exhortant à tout supporter avec grandeur d'âme, les yeux fixés sur leur divin modèle. Si celui que les anges adorent, leur dit-il, a pour vous accepté d'être un peu moins que les anges, vous qui leur êtes inférieurs, vous devez à bien plus forte raison tout souffrir pour lui. Il montre encore que la croix est honneur et gloire. Le Christ lui-même l'appelle de ce nom quand il dit : «Voici l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié.» (Jn 11,4) Dès qu'il appelle gloire ce qu'Il a souffert pour les serviteurs, que sera-ce de souffrir pour le Maître ?

Voyez-vous les admirables fruits de la croix ? Gardez-vous de la craindre; elle vous paraît un objet repoussant, et voilà qu'elle enfante des biens innombrables. Paul en déduit l'utilité des épreuves. Puis il dit : «Afin que, par amour pour Dieu, il goûtât la mort en faveur de tous les hommes.» Et comment «par amour pour Dieu ?» C'est bien plutôt à cause de l'amour de Dieu pour nous qu'il a subi la passion : «Il n'a pas épargné son propre Fils, dit Paul lui-même, il l'a livré pour nous tous.» (Rom 8,32) Pour quelle raison ? Il ne nous le devait pas; c'est par pure grâce. Il est dit aussi dans la même Epître aux Romains : «La miséricorde et le don de Dieu se sont répandus beaucoup plus abondamment sur un grand nombre par la grâce d'un seul homme, Jésus Christ.» (Ibid., 5,15) «Afin que, par amour pour Dieu, il goûtât la mort en faveur de tous les hommes;» non des fidèles seuls, mais de tous sans exception; c'est pour tous qu'il est mort. Qu'importe que tous n'aient pas embrassé la foi ? rien n'a manqué de son côté. Remarquez cette expression magistrale : «Goûter la mort pour tous.» L'Apôtre n'a pas dit qu'il est mort. Il n'a fait en quelque sorte que goûter la mort, tant il est ressuscité vite, après l'avoir subie. Cette mort est réelle, et Paul dit formellement que le Christ l'a soufferte; mais en le déclarant supérieur aux anges, il atteste la résurrection. Tel un médecin goûte le premier, sans en avoir besoin pour lui-même, des aliments que le malade doit prendre, et cela, par sollicitude pour ce dernier, afin de lui donner le courage de les accepter; tel le Christ, voyant tous les hommes trembler devant la mort, et voulant leur persuader de l'aborder avec assurance, consent à la goûter, quoique ce ne soit pas une nécessité pour lui. «Le prince de ce monde est venu, disait-il, et n'a rien trouvé en moi.»(Jn 14,30) Paul établit cette doctrine, en parlant de la grâce ou de l'amour, et puis par ce texte : «Afin qu'il goûtât la mort en faveur de tous.»

3. «Il convenait à celui pour qui et par qui toutes les choses existent, et qui avait ramené tant d'enfants à la grâce, de consacrer par la passion l'auteur de leur salut.» C'est du Père qu'il est question. Voilà donc le mot «par qui,» s'appliquant une fois de plus au Père. Or, s'il indiquait une infériorité, s'il convenait uniquement au Fils, l'Apôtre n'en eût pas fait cet usage. Ce qu'il dit signifie : Il était digne de l'amour de Dieu pour les hommes d'entourer le premier-né d'une gloire supérieure à celle de tous, et de le proposer aux autres comme modèle, comme un athlète généreux que nul ne peut vaincre. «Promoteur ou cause de salut.» Observez la différence : Il est Fils, et nous le sommes; mais il est sauveur, et c'est nous qu'il sauve. Voyez-vous comme il unit et comme il sépare ? «Qui avait amené tant d'enfants à la gloire.» D'abord l'union : «Promoteur ou cause du salut;» puis la séparation : «Consommer par les souffrances.» Les souffrances sont donc une perfection, et de plus une cause de salut. Vous le voyez encore, avoir à souffrir, c'est la preuve qu'on n'est pas abandonné. Si Dieu par là même a premièrement glorifié son Fils en le faisant passer par les tortures, c'est beaucoup moins pour celui-ci d'avoir créé le monde et fécondé le néant que d'avoir revêtu la chair humaine et subi toutes les horreurs de sa passion. La première de ses œuvres manifeste assurément la bonté; mais elle est loin de la manifester comme la seconde. Paul le déclare lui-même dans ce qui suit : «Pour faire éclater dans les siècles à venir les inépuisables richesses de sa grâce, il l'a rendu participant de la résurrection et l'a fait asseoir au sommet des cieux dans la personne du Christ Jésus. Il convenait à celui pour qui et par qui toutes ces choses existent de consacrer par les souffrances l'auteur de notre salut.» Il était conforme à la nature de celui qui pourvoit à tout après avoir tout appelé à l'existence, de donner son Fils pour le salut des autres, un pour tous. Telles ne sont pas néanmoins les expressions de l'Apôtre; il a dit : «Consacrer ou consommer par les souffrances,» nous montrant ainsi qu'en souffrant pour quelqu'un, on ne travaille pas uniquement au bien d'autrui, et qu'on se rend soi-même plus parfait et plus digne de gloire.

Il adresse cette leçon aux fidèles, dans le but de les fortifier. Le Christ a trouvé la gloire dans sa passion. Quand je dis qu'il a été glorifié, n'allez pas croire que je prétende ajouter à sa gloire essentielle. Il possède celle-là de toute éternité; elle n'est pas susceptible d'augmentation. «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent tous du même principe; aussi ne s'abaisse-t-il pas en les appelant ses frères.» Remarquez encore une fois comme il les honore et les ranime par l'union, en les faisant frères du Christ, puisqu'ils ont un même Père. Il se précautionne cependant, et montre qu'il parle du Christ selon la chair : «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés.» Quelle différence ! il opère la sanctification, et nous la recevons. Plus haut il le nomme l'auteur du salut. «Il n'est qu'un Dieu de qui tout émane. Aussi ne rougit-il pas de les appeler ses frères.» C'est encore un témoignage de supériorité. Dire qu'il ne rougit pas, c'est proclamer que cela ne tient pas à la nature, et que tout est ici condescendance, miséricorde, humilité. Bien que nous ayons un même principe, il sanctifie et nous sommes sanctifiés. La différence est grande encore sous un autre rapport : Il vient du Père comme vrai Fils, ayant la même essence; nous en venons comme étant ses créatures, qu'il a tirées du néant. La différence, vous le voyez, est assez frappante. De là ce mot : «Il ne rougit pas de les appeler ses frères.» Et lui-même dit : «J'annoncerai votre nom à mes frères.» En revêtant la chair, il a revêtu la fraternité : la fraternité s'est introduite dans ce monde avec sa chair. Cela se comprend sans peine; mais que signifient ces paroles : «Pour moi, c'est en lui que je mettrai ma confiance ?» Ce qui suit se comprend encore : «Me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés.» Comme il est père dans ce texte, il est frère dans le précédent. «J'annoncerai, dit-il, votre nom à mes frères.» Puis nous voyons de nouveau sa prééminence, l'espace incommensurable qui le sépare de nous : «Ainsi donc, puisque les enfants ont participé de la chair et du sang.»

4. Il vous montre en quoi gît la ressemblance : dans la chair. «Il en a participé de même.» Que les hérétiques soient tous confondus, qu'ils se cachent ceux qui enseignent qu'il ne s'est incarné qu'en apparence, et non en réalité. l'Apôtre ne dit pas qu'il a participé, sans ajouter autre chose, quoiqu'il eût suffi de le dire; il corrobore et précise son affirmation, en ajoutant : «De même, de la même manière.» Ce n'est pas une fantasmagorie, une vaine image; c'est la pure vérité : autrement, cette dernière locution n'a plus de raison d'être. Il établit encore la fraternité, en disant quelle est la cause de l'incarnation : «Afin que par sa mort il renversât celui qui tenait l'empire de la mort, à savoir le démon.» Voici ce qui doit surtout exciter notre admiration; c'est que le démon soit défait par le même moyen qui lui avait donné la victoire, que l'arme si puissante en ses mains contre le monde, c'est-à-dire la mort, le Christ l'ait retournée contre lui : rien ne manifeste avec plus d'évidence la force du triomphateur. Voyez-vous le bien que la mort a su produire ? «Et qu'il délivrât ceux qui, par la

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

crainte de la mort, demeureraient toute leur vie soumis à la servitude.» Pourquoi frissonnez-vous ? Comment craignez-vous encore un ennemi complètement abattu ? Il n'est plus redoutable : le voilà sous les pieds, couvert de honte, vil et méprisable au dernier point.

Mais examinons de plus près le sens de ces paroles : «Ceux qui, par la crainte de la mort, demeureraient toute leur vie soumis à la servitude.» Que signifient-elles ? Celui qui craint la mort est un esclave; il subit tout pour ne pas mourir. On peut encore répondre que tous étaient les esclaves de la mort, n'ayant pas obtenu qu'elle fût détruite en la terrassant; ou bien, que les hommes vivaient dans de perpétuelles alarmes. En effet, ayant toujours la mort devant les yeux et ne l'envisageant qu'avec crainte; ils ne pouvaient goûter un seul instant de vrai plaisir, une telle appréhension ne les quittant jamais. C'est ce que nous fait entendre cette expression, «pendant toute leur vie.» Paul nous enseigne par là même que les persécutés d'aujourd'hui, ceux qui sont dans l'affliction, qu'on tourmente sans cesse, qu'on dépouille de leur patrie, de leurs biens et de tout le reste, ont plus de bonheur et de liberté que les anciens vivant dans les délices, qui n'avaient rien de pareil à souffrir, à qui tout prospérait sur la terre; car ceux-ci sentaient constamment peser sur eux le joug de cette crainte, tandis que ceux-là en sont affranchis, et se rient de ce qui faisait frissonner les autres. Supposez un homme enchaîné qui va bientôt être conduit au supplice et n'a que cette pensée dans l'esprit, essayez ensuite de l'entretenir dans les délices : voilà ce qu'était autrefois la mort; voici ce qui se passe maintenant : après nous avoir débarrassés de cette horrible perspective, on nous propose de lutter avec joie, en nous faisant la promesse, le combat une fois soutenu, de nous mener non à la mort, mais au royaume. Quel est le sort que vous choisiriez, celui du prisonnier qu'on engraisse et qui chaque jour attend sa sentence de mort, ou celui du soldat qui supporte volontiers les fatigues et les périls d'une longue guerre, pour ceindre après la lutte le diadème royal ?

Voyez-vous comme il leur élève l'âme, comme il les rend vigilants ? Il leur enseigne non seulement que la mort a perdu sa puissance, mais encore que par la mort celui qui nous faisait une guerre implacable, le démon, a vu son empire détruit et comme écrasé dans sa chute. Celui qui ne redoute pas la mort échappe à la tyrannie du démon. Si l'homme dit : »Peau pour peau,« (Job 2,4) et donne tout pour sauver sa vie; quand quelqu'un va jusqu'à mépriser la vie même, de qui pourrait-il subir le joug ? Il ne craint personne, il ne connaît pas la peur, il est au-dessus de tous les êtres, et le plus libre de tous. Dédaignant la vie, comment ne dédaignerait-il pas tout le reste ? Lorsque le diable rencontre une telle âme, il ne peut pas exercer contre elle sa méchanceté. Que fera-t-il, je vous le demande ? la menacera-t-il de la ruine, du déshonneur, de l'exil ? Mais c'est si peu de chose, pour qui ne tient aucun compte de sa vie, comme s'exprime le bienheureux Apôtre. Voyez-vous comme en repoussant la tyrannie de la mort, on brise aussi la puissance du démon ? Quand on a la profonde philosophie de la résurrection, comment craindre la mort ? comment éprouver un frisson quelconque ? Ne vous attristez donc pas en disant : Pour quelle raison avons-nous souffert telle chose ou telle autre ? C'est ce qui rendait la victime plus éclatante; elle le serait moins, si le vainqueur n'avait pas détruit la mort par la mort. Voilà précisément ce qu'il y a d'admirable, qu'il ait remporté la victoire avec les armes qui faisaient la force de l'ennemi; ainsi s'est manifestée partout sa puissance invincible. Ne manquons pas lâchement à la grâce qui nous a été donnée. «Nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude, mais bien l'esprit de force, de charité, de sagesse.» (Rom 8,15; II Tim 1,7) Tenons-nous fermes, nous riant de la mort.

5. Ah, je sens les sanglots qui montent, quand je vois le point où le Christ nous avait élevés et celui où nous sommes descendus. Les gémissements et les plaintes qui retentissent dans l'agora, parce qu'un homme a quitté la terre, tous ces cris confus, tous ces signes d'une douleur sans décence, me font rougir, croyez-le, en face des Gentils, des Juifs et des hérétiques, de tous ceux, en un mot, qui sont les témoins de ce spectacle et pour qui nous sommes un objet de risée. Tout ce que désormais je puis dire, c'est en vain que je le dis sur cette philosophie de la résurrection. Pourquoi ? C'est que les Gentils ne font guère attention à mes paroles, et ne considèrent que vos actions. Ils disent à cette vue : Peuvent-ils bien mépriser la mort, ceux qui ne peuvent pas même voir celle des autres ? Il est beau le langage de Paul, beau, digne des cieux et de la bonté divine ! Que dit-il ? «Il délivrera ceux qui, par la crainte de la mort, demeureraient toute leur vie soumis à la servitude.» Mais vous ne nous laissez pas même cette foi, tant vous la combattez par vos actes. Dieu nous a cependant prémunis de bien des façons, et ces usages pervers auraient dû disparaître. Dites-moi, que signifient les flambeaux allumés que nous portons aux funérailles ? n'est-ce pas un athlète que nous accompagnons ? Quel est le sens des hymnes qu'on y chante ? ne glorifions-nous pas Dieu, ne lui rendons-nous pas grâce de ce qu'il a couronné déjà le trépassé, mettant fin à

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

toutes les fatigues comme à toutes les craintes, et le gardant désormais auprès de lui ? Que disent autre chose nos chants et nos psalmodies ? Ce sont là des signes de joie. « Quelqu'un est-il joyeux, dit un apôtre, qu'il chante des psaumes. » (Jac 5,13) Mais ce n'est pas à ceux-là que les Gentils regardent. Ne nous parlez pas, disent-ils, d'un homme qui fait de la philosophie quand il n'éprouve aucune peine; ce n'est rien de grand, rien d'admirable : montrez-nous cette philosophie sous le coup même de la douleur, et nous croirons à la résurrection.

Que de femmes toutes terrestres mènent ainsi le deuil, cela ne doit pas nous surprendre, quoique ce soit toujours un danger, car la vraie philosophie n'est pas moins exigée d'elles : et Paul dit sans restriction : « Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance, mes frères, concernant ceux qui se sont endormis, pour que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse, comme les autres qui n'ont pas d'espérance. » (I Th 4,12) Ce n'est pas seulement pour les personnes vivant dans la solitude ou vouées à la virginité qu'il écrivait, c'est aussi pour celles qui restent dans le siècle, qui sont engagées dans les liens du mariage et les préoccupations de la vie. Ici le mal est moins grave. Mais quand un chrétien, homme ou femme, qui se dit crucifié au monde, se désole au point, l'un de s'arracher les cheveux, l'autre de pousser des cris horribles, quoi de plus honteux ? Je vous le dis, et vous pouvez me croire, si l'ordre régnait dans toute sa rigueur, de telles personnes seraient tenues longtemps éloignées du seuil de l'église. Ceux-là seuls méritent d'être ainsi pleurés, qui sont saisis de crainte, qui tremblent devant la mort et ne croient pas à la résurrection. – Pour moi je ne doute pas de la résurrection, me direz-vous, mais je m'attache à l'habitude. – Et pourquoi donc, je vous le demande, quand vous vous déplacez, quand vous entreprenez un long voyage, n'agissez-vous pas de la même façon ? – Alors aussi je pleure, me répondez-vous, et je ne romps pas la chaîne sans pousser des gémissements. – Là, c'est bien attachement à l'habitude; mais ici, c'est désespérer du retour. Pensez à ce que vous chantez dans les funérailles : « Tourne-toi, mon âme, vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblé de ses biens; » (Ps 114,7) et puis : « Je ne craindrai pas les maux, parce que vous êtes avec moi; » (Ibid., 22,4) puis encore : « Vous êtes mon refuge contre la tribulation qui m'entourne. » (Ibid., 31,9)

Songez à la signification de ces chants; mais, enivré que vous êtes de vos lamentations, vous ne pouvez pas réfléchir. Méditez du moins, quand vous suivez le deuil d'un étranger, afin d'avoir une consolation dans le deuil des vôtres. « Tourne-toi, mon âme, vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de ses biens, » dites-vous; et vous fondez en larmes ? N'est-ce pas un jeu, une scène de théâtre ? Si vous croyez réellement aux paroles que vous prononcez, vos gémissements sont inutiles : si c'est une pure représentation, si vous les tenez pour des fables, pourquoi les chantez-vous ? Pourquoi souffrez-vous même l'assistance et ne renvoyez-vous pas ceux qui chantent ? Mais c'est de la frénésie, me dira-t-on. Ah, la frénésie, je la vois plutôt dans votre conduite. Pour le moment je me borne à l'exhortation. Plus tard, c'est avec une tout autre véhémence que j'attaquerai ces travers; car je crains fort que de là ne vienne quelque grave maladie dans l'Eglise. J'aurai donc à revenir là-dessus pour vous ramener à la raison; aujourd'hui, c'est un avertissement que je vous donne, et je vous adjure tous, riches et pauvres, hommes et femmes. Puissiez-vous tous quitter la vie sans vous plaindre : puissent les pères ne se séparer de leurs fils qu'à la dernière limite de l'âge, obéissant à la sage loi qui nous est imposée par la nature; puissent les mères aussi être accompagnées par leurs filles, les enfants et les petits-fils de celles-ci, après une heureuse vieillesse. Que nulle part n'arrive une mort prématurée !

Tel est l'objet de mes vœux et de mes prières; je conjure ceux qui sont investis du pouvoir et vous tous sans exception d'invoquer Dieu les uns pour les autres, de demander ensemble le même bien. Si la mort, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à frapper un terrible coup, terrible, non en réalité, mais pour notre faiblesse, la mort n'ayant désormais plus rien de terrible et ne différant pas du sommeil; et si, dans une telle catastrophe, quelqu'un appelle des pleureuses gagées, vous pouvez m'en croire, je vous dis sincèrement ma pensée, s'en irrite qui voudra, je l'éloignerai de l'église et pour longtemps, comme un idolâtre. L'apôtre saint Paul déclare l'avarice une idolâtrie; bien plus mérite ce nom un usage qu'on emprunte aux infidèles pour honorer la mort d'un chrétien. Pour quelle raison alors appelez-vous les prêtres, dites-moi, et ceux qui chantent des psaumes ? est-ce pour votre consolation ? est-ce pour l'honneur du défunt ? Pourquoi donc insulter à sa dépouille et le livrer à la dérision ? pourquoi ces démonstrations puérides et cet appareil théâtral ? Nous y portons, nous, la philosophie de la résurrection; nous venons, par les devoirs rendus au mort, instruire tous les hommes, apprendre à ceux qui ne sont pas encore frappés à supporter généreusement les mêmes

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

épreuves, quand leur tour sera venu : et vous amenez là des êtres qui ruinent nos institutions, autant qu'il est en eux !

6. Quoi de pire que ces moqueries et ces outrages ? quoi de plus désastreux que ces anomalies ? Que la honte et la pudeur au moins vous en corrigent ! Si vous ne voulez pas, nous empêcherons que ces funestes habitudes soient introduites dans le lieu saint. Il est dit : «Accusez les prévaricateurs devant tout le monde.» (I Tim 5,28) Quant à ces infortunées, à ces misérables femmes, nous leur défendons par vous de jamais se mêler au convoi des fidèles, de peur que nous ne les forcions à pleurer leurs propres maux : au lieu de gémir sur les autres, mieux éclairées, elles gémiraient sur elles-mêmes. Un père plein de bonté, s'il voit son fils se jeter dans le désordre, ne se borne pas à le détourner de la société des pervers, mais tâche de les effrayer eux-mêmes. Je vous exhorte donc à ne pas les appeler, et par vous je les engage à ne point se montrer. Puisse la parole produire son effet, et la menace être suffisante ! Si, par malheur, on ne tenait pas compte de nos avertissements, nous serions dans la nécessité d'en venir à l'exécution : pour vous, ce serait en vous instruisant des lois ecclésiastiques; pour elles, comme il convient à de telles personnes, Si quelqu'un se montre arrogant et dédaigneux, qu'il écoute le Christ disant encore : «L'un de vos frères a-t-il péché contre vous, allez et réprimandez-le entre vous et lui seul; s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous un ou deux témoins; si même alors il vous résiste, dénoncez sa conduite à l'Eglise; et, s'il refuse d'écouter l'Eglise, traitez-le comme un païen et comme un publicain.» (Mt 18,15-17) Dès qu'il m'est ordonné de repousser de la sorte celui qui s'est rendu coupable envers moi et ne veut pas réparer sa faute, jugez comment je dois traiter celui qui pêche contre lui-même et contre Dieu; car vous nous accusez de vous reprendre avec trop de véhémence.

Si quelqu'un rejette avec dédain les chaînes que nous voulons lui donner, qu'il entende cette autre leçon du divin Maître : «Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.» (Ibid., 16,19) Serions-nous des misérables, des hommes de rien, ne méritant que le mépris, comme en effet nous ne méritons pas autre chose, nous agissons en vue de votre salut, et nullement par colère ou par vengeance. Ah, rougissez et rentrez en vous-mêmes. On supporte bien un ami lors même qu'il dépasse les bornes dans ses reproches; nous tenons compte de ses intentions; nous savons qu'il agit ainsi par bienveillance, et nullement par orgueil : encore mieux devez-vous supporter un maître qui vous réprimande, un maître d'ailleurs qui ne parle pas en vertu de son autorité, qui vous prodigue ses soins plutôt qu'il ne vous donne des ordres. Nous ne voulons pas déployer notre pouvoir; et la preuve, c'est que nous vous supplions de ne pas en venir à l'expérience : nous gémissons et pleurons sur vous. Pardonnez à nos instances, et que nul n'ose mépriser les liens de l'Eglise; car ce n'est pas l'homme qui lie, c'est le Christ lui-même, de qui nous tenons ce droit, qui a voulu communiquer aux hommes un pareil honneur. Quant à nous, nous ne voudrions faire usage que du pouvoir de délier, et pas même de celui-ci; car nous souhaiterions qu'il n'y eût personne de lié parmi vous : nous ne sommes pas assez misérables, assez vils pour avoir un désir contraire, quoique nous ne soyons rien. Si nous sommes contraints, nous méritons certes votre indulgence, ce n'est pas volontiers ni pour notre satisfaction, que nous éprouvons plus de peine en vous imposant des liens que vous en les recevant. S'il en est qui n'y prennent pas garde, viendra le jugement qui complétera leur éducation.

Je n'en dis pas davantage pour ne pas trop frapper votre esprit. Avant tout nous demandons de n'être pas dans la nécessité d'agir; mais, si nous y sommes poussés, nous remplissons les devoirs de notre charge, nous lions les consciences. Quand vous rompez ces liens, aucune responsabilité ne m'incombe, j'ai fait ce que j'ai dû; à vous de débattre votre affaire avec celui qui m'a donné l'ordre de lier. Le monarque est sur son trône, l'un des gardes présents reçoit l'ordre d'en enchaîner un autre; si celui-ci, non content de résister, brise encore sa chaîne, ce n'est pas au soldat que l'insulte s'adresse, c'est au souverain dont il exécutait la volonté. Le Seigneur regarde comme fait à lui-même ce qu'on fait aux simples fidèles : à plus forte raison se tiendra-t-il pour insulté, quand le seront ceux qu'il a revêtus de la haute magistrature de l'enseignement. Dieu veuille que jamais un membre de cette Eglise ne se mette dans le cas d'être ainsi lié. S'il est beau de ne pas tomber en faute, il est avantageux d'accepter la correction. Fuyons l'une et résignons-nous à l'autre; mais, le péché commis, ne reculons pas devant la pénitence. Mieux vaut sans doute n'être pas blessé; la blessure néanmoins étant faite, l'important est que le remède y soit appliqué : il faut agir de même ici. A Dieu ne plaise que vous ayez besoin de semblables remèdes. «Nous espérons mieux de vous, nous comptons davantage sur votre salut, bien que nous parlions de la sorte.» (Heb 6,9) C'est pour avoir plus de sécurité que nous vous adressons un plus véhément langage.

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

Supposez que je suis un audacieux, un arrogant, un homme intraitable, et n'offensez pas Dieu; j'y consens pour votre bien. Nous avons cette confiance dans le Seigneur, que nos réprimandes ne vous seront pas inutiles, que vous changerez, et que ces mêmes discours seront alors consacrés à votre louange et tourneront à votre honneur. Pussions-nous mener une vie qui soit agréable à Dieu, pour obtenir tous les biens qu'il a promis à ceux qui l'aiment, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.